

Edgar Quinet poète et théoricien de la poésie. Sous la direction de SOPHIE GUERMÈS. Paris, Honoré Champion, 2015, Collection Romantisme et Modernités, n° 156. Un vol. de 344 p.

Consacrer un livre à Edgar Quinet en 2015, alors que nous ne fêtons ni l'anniversaire de la naissance ni celui de la mort de l'écrivain, a quelque chose d'inédit ; de même que le fait de réunir en un même ouvrage une étude de la production poétique et des écrits théoriques de l'auteur. En effet, Edgar Quinet a ceci d'étonnant que sa réception critique hésite entre la figure du penseur (de l'éducation, de la laïcité, de la politique...) et celle du créateur romantique d'une monumentale œuvre fictionnelle. Ainsi, si l'accès à celle-ci a été facilité par la réédition d'*Ahasvérus* et de *Merlin l'enchanteur* en fac-similé par Slatkine dans les années 1980, les œuvres y sont – fait remarquable – reproduites sans leurs préfaces théoriques. Certes, l'auteur a dans un premier temps publié ces textes à part, dans *La Revue des Deux Mondes*, mais il les a explicitement conçus comme des « préfaces » (p. 201) et c'est à ce titre que les éditions des œuvres complètes du XIX^e siècle les avaient adjointes aux œuvres poétiques.

Dans l'ouvrage qu'elle a dirigé, *Edgar Quinet, poète et théoricien de la poésie* (Honoré Champion, 2015, 344 p.), Sophie Guermès, professeur à l'université de Bretagne occidentale et spécialiste de questions de poétique aux XIX^e et XX^e siècles ainsi que des rapports entre littérature et religion, prend le contrepied de cette séparation en publiant dans un même recueil sept « études littéraires », dans une première partie consacrée à la figure du poète, et les trois préfaces de la trilogie épique des années 1830 (*Ahasvérus*, *Napoléon* et *Prométhée*) dans la deuxième partie, ce qui justifie ainsi la mention de « théoricien » présente dans le titre. On regrettera seulement l'absence de la courte préface du *Merlin* (1860), qui n'est pas plus accessible que celle de *Prométhée* par exemple.

Enfin, la troisième partie rassemble quatre essais publiés par des contemporains d'Edgar Quinet (Charles Magnin, Félix Ravaisson, Alexandre Vinet et Saint-René Taillandier), qui offrent une mise en perspective, bien utile pour le lecteur moderne, du succès de l'auteur, des débats que ses œuvres soulèvent et de son importance pour l'époque. Ce changement d'angle de vue efface la distinction des deux facettes de l'auteur (« poète et théoricien ») annoncées par le titre et que les deux premières parties risquaient d'entériner. C'est en effet plutôt leur alliance que leur opposition qui éclate d'une contribution à l'autre : celle alliance est au cœur de la dialectique de la poésie et de la religion, qui forme l'axe principal de cette première partie, issue d'un séminaire de l'Item-Cnrs en 2010 intitulé « Poésie et religion, génétique des textes poétiques ». Explorant les diverses articulations possibles, l'article que Clélia Anfray consacre à « Quinet historien de la poésie italienne : Dante, Pétrarque, L'Arioste, Le Tasse » examine ainsi les éclairages mutuels mais aussi les « contradictions » (p. 171) de la théorie et de la poétique, qui traversent la production de l'auteur.

Deux contributions autour de *Napoléon* proposent une réflexion complémentaire sur le rapport de l'œuvre au mythe. Simone Bernard-Griffiths choisit d'adosser son étude aux analyses du mythe du héros développées par Mircea Eliade, Pierre Albouy, Charles Baudoin, Gilbert Durand, Philippe Sellier et Jean Tulard. Elle applique ainsi des schémas d'ordre anthropologique plus que littéraire au traitement de la figure de Napoléon, comme elle l'avait fait déjà avec succès dans *Mythe et Révolutions* (Presses Universitaires de Grenoble, 1990) pour l'écriture quinétienne de la Révolution. Tirant parfois l'analyse littéraire vers l'histoire des mentalités, elle cherche la façon dont l'œuvre de Quinet « témoigne » (p. 75) d'une époque. Dans un article intitulé « Le *Napoléon* d'Edgar Quinet, demiurge de l'ère nouvelle », Gérard Gengembre examine pour sa part la manière dont le poème s'inscrit dans la « légende napoléonienne » qui lui préexiste et dont il constitue « un grand texte » (p. 103).

La question de savoir si l'œuvre d'Edgar Quinet est à lire comme un « témoignage » de l'époque ou en son nom propre, comme un chef-d'œuvre de la littérature, traverse en filigrane l'ouvrage. Sophie Guermès, qui signe l'introduction et deux études, est ainsi à l'affût de tous

les liens entre Edgar Quinet et les grands noms de l'histoire littéraire. Tout en rendant un compte rigoureux des débats autour des relations entre épique, lyrique et dramatique, entre art et religion ou entre revendication du génie individuel et désir d'universalité, elle élargit constamment la perspective, dans un jeu de notes de bas de pages très développées, qui visent à mettre en évidence l'importance de Quinet dans l'histoire de la poésie ainsi que sa « modernité ». Elle montre ainsi l'influence de Quinet sur Lamartine, Flaubert, Rimbaud. Elle souligne également le génie précurseur de Quinet par rapport à Nerval, Mallarmé, Proust, Bonnefoy, Robbe-Grillet ainsi qu'Emmanuel Mounier. Et elle va jusqu'à jouer avec l'idée d'un « plagiat par anticipation » (tel que l'entend Bayard, cité p. 120) de la part d'Eschyle. Victor Hugo a une image pour exprimer le rapport du génie littéraire aux autres auteurs : « Homère, comme le soleil, a des planètes » (*William Shakespeare*, I, II, 1). Avec *Edgar Quinet, poète et théoricien de la poésie*, on finit par s'interroger : d'Edgar Quinet ou de tous ces grands noms de la littérature, lequel est le soleil, lesquels sont les planètes ? Quinet serait peut-être le grand écrivain oublié, autour duquel gravitent tous ces auteurs illustres. Rejoignant cette logique, à l'issue de son analyse intitulée « Poésie et ironie dans *Merlin l'enchanteur* d'Edgar Quinet », Simone Bernard-Griffiths formule finalement l'hypothèse selon laquelle l'auteur lui-même serait un « possible plagiaire de son personnage » (p. 153) : la légende a repris ses droits et brouillé l'absolu littéraire, le personnage invitant et désamorçant la théorie. Reste alors à proposer une lecture de l'œuvre qui soit un « voyage des émotions » (p. 178), comme le fait Encarnación Medina Arjona dans un article examinant les échos de l'architecture de l'Alhambra et de la « parole sculptée » d'Edgar Quinet, capable de mettre en mouvement le récepteur, de l'inviter « d'une salle à l'autre du palais de la petitesse individuelle au dieu puissant nommé beauté » (p. 192).

MARGUERITE MOUTON